

Le feu follet de la forêt

Comme d'habitude, en rentrant, Linda franchit le seuil de la maison à grand fracas. Je venais juste de donner à manger à Agnès dans la cuisine. Les coups de bottes assénés par Linda sur le parquet pour décoller la neige des semelles de ses godillots firent trembler le sol. Passant une tête dans l'entrée, je remerciai le ciel de ne plus me trouver dans l'escalier qui mène à la cave : avec ces secousses, j'aurais probablement vacillé, à défaut de me casser carrément la figure sous les assauts d'Agnès. Linda balança ses chaussures sur le porche et retira les sacs à pain en plastique qu'elle avait enfilés pour éviter de prendre l'eau, ses chaussures bas de gamme étant tout sauf étanches. Telle une enfant tout excitée d'avoir aperçu le Père Noël, elle m'annonça qu'elle venait de voir, encore une fois, la chatte noire et blanche.

— Elle était en bordure du bois du camping, mais plus près de chez nous que lorsque je l'ai repérée la première fois, ce matin, en allant au magasin. Tiens, d'ailleurs, je n'ai pas intérêt à avoir oublié le fromage râpé, cette fois-ci.

Dans la cuisine, je continuai à m'occuper du nettoyage de la cage de Bella tandis que Linda s'avavançait vers moi. En essayant de faire décamper le perroquet du plan de travail pour qu'il évite de se retrouver écrasé par les sacs de courses, je me fis pincer le doigt d'un coup de bec.

— Tss tss, méchante bête.

Linda poursuivit :

— Je n'ai pas réussi à bien la voir à travers les arbres, mais je suis sûre qu'elle cherchait quelque chose et qu'elle se dirigeait vers chez nous.

J'imaginai le félin évoluant sans se presser, mais d'un pas déterminé : le corps dressé, la queue droite vers le bas, le mouvement des pattes saccadé comme les images d'un film muet : elle suit une ligne droite qui la mènera chez nous, mais soudain un engin klaxonne et la voilà qui décampe dans la direction opposée.

— Elle n'a pas intérêt à venir chez nous, dis-je.

Bella poussa un cri pour que je la sorte de sa cage, elle tenait absolument à poursuivre son combat contre le glaçon resté sur le plan de travail.

— Chut, lui soufflai-je en rapprochant mon visage de sa cage. Tu me donnes mal à la tête.

J'adore nos trois chats, mais moi, je suis plutôt un homme à oiseaux. Il y a seize ans, je me suis fait endoctriner par Linda et petit à petit, j'ai dû m'habituer au défilé interminable de volatiles qui vivent à présent avec nous, à l'intérieur et dans le jardin. Après des débuts difficiles, je me suis rendu compte que je comprenais plutôt bien les oiseaux et leur mystérieuse façon d'être. Les chats ont ainsi échappé à mon radar puisque j'étais entièrement absorbé par le nettoyage des cages des perruches ou la construction de joujoux pour les perroquets, et je restais convaincu que, comparés aux oiseaux, les chats

étaient bien mieux adaptés à notre mode de vie. Qu'ils étaient capables, eux, de se plier aux règles d'un foyer. Tout le monde sait bien que les chats sont des « animaux domestiqués », non ? Quand les oiseaux faisaient des bêtises, j'en riais volontiers, plutôt que de ronchonner. En revanche, de la part de nos congénères mammifères, je m'attendais tout de même à de meilleures manières, et pas à ces longues périodes de réserve teintée de mépris, sans parler du manque général de gratitude affiché par nos chats. Je voulais qu'ils se comportent plus comme nous, qu'ils jouent les peluches à câliner, mais sur ces deux points, je fus déçu à maintes reprises.

Linda fourragea dans les sacs.

— J'ai encore oublié le fromage.

D'une voix noble, empreinte d'un ton sacrificiel, presque blessée, je me portai volontaire pour retourner au magasin. Ayant elle-même initié la quête du fromage invisible, Linda se dévoua néanmoins pour y aller. Question d'honneur. Quelques minutes plus tard, les murs de la maison tremblèrent de nouveau au moment où Linda, enveloppée d'un froid arctique, déboula dans l'entrée avant d'ôter ses bottes. Heureusement pour elle (et pour le dîner paroissial), elle avait retrouvé le sachet de fromage râpé (il s'était sournoisement glissé entre le siège passager et la portière).

Dans la cuisine, je la regardai ranger le paquet de cheddar dans le bac à légumes. Il fut immédiatement englouti par un tsunami végétal de mini-carottes pour Rudy le lapin, de morceaux de gingembre pour mon thé, de boîtes de margarine à moitié vides, de pains plats tout racornis, d'un citron en plastique, vide, et, bien entendu, d'un autre sachet de cheddar râpé.

Pendant que je m'affairais à dresser l'inventaire du contenu du bac, Agnès arriva par l'escalier de la cave,

vint se frotter contre mes jambes pour attirer mon attention, puis, une fois qu'elle l'eut obtenue, redescendit les marches au trot et, du bas, me fixa du regard. Dans la pénombre de la cave, qui n'est pas éclairée, je n'apercevais que deux mirettes incandescentes jaunes comme du soufre. Même en pleine lumière dans la journée, les traits du visage de notre chat noir demeurent extrêmement flous, surtout en comparaison avec son antithèse féline, Moonbeam (alias Moobie), notre chat d'un blanc aveuglant.

— Je crois qu'elle veut sortir, m'informa Linda.

— Et moi je crois qu'elle veut me soutirer une autre friandise.

Comme Agnès se trouvait en bas, c'est-à-dire qu'elle ne risquait pas de me faire dégringoler dans l'escalier, je décidai de descendre, bien conscient néanmoins de la futilité du déplacement. Le soir, pour l'inciter à rentrer, j'avais pris l'habitude de la récompenser avec une cuillerée de pâtée. Grosse erreur de ma part. Maintenant, elle gémissait constamment pour sortir, rentrait immédiatement, ressortait, revenait, et ainsi de suite plusieurs fois par jour dans l'espoir d'obtenir sa récompense. Le pire, c'est que son audace insolente avait souvent raison de moi, pauvre être faible que je suis.

Cette fois, cependant, c'est à peine si elle posa une patte à l'extérieur. J'ouvris la porte et le vent glacial du Michigan s'engouffra dans la cave comme un raz-de-marée dévastateur. Agnès tourna les talons sur-le-champ, se précipita à sa gamelle et me regarda d'un air de dire : « Autant me nourrir, maintenant qu'on est là, non ? » Je la pris dans mes bras et lui caressai la tête dans l'espoir d'effacer de son visage ce regard implorant. Je la serrai contre moi, elle me répondit avec une sorte de plainte

digne d'un mouton grincheux. Je la reposai par terre près de son bol vide.

— Je t'en ai donné il y a un quart d'heure, dis-je.

En remontant, je manquai de vigilance. Juste avant d'atteindre la cuisine, Agnès parvint à se glisser entre mon pied et la marche. Comme je basculais en arrière pour éviter de l'écraser, ma main chercha la rambarde inexistante que je m'étais promis d'installer il y a quelques années, et c'est finalement grâce au mur (contre lequel mon épaule se fracassa) que je fus sauvé, échappant de peu à une chute, horrifié à l'idée du bruit qu'aurait fait mon crâne au contact du sol en ciment de la cave.

Ignorant que je venais d'échapper aux griffes de la Grande Faucheuse, Linda reprit :

— Je ne serais pas surprise de voir le chat noir et blanc débarquer dans notre jardin.

J'enregistrai à peine ses paroles. Une ou deux fois par an, certes, des chats surgissaient dans la cour et disparaissent dès que j'ouvrais la porte pour leur expliquer qu'ils feraient mieux de se consacrer à des occupations plus productives. Mais ces créatures éphémères, presque mythiques, ne m'intéressaient pas plus que ça, tout comme je me fichais pas mal d'un greffier repéré à un kilomètre de chez nous, vaguement aperçu une fois. Pourquoi s'en préoccuper quand on a un chat aux tendances meurtrières sous le coude (ou plutôt, sous le pied) ?

— Ça m'étonnerait que ce soit un chat errant, répondis-je à Linda. Il doit appartenir à une famille installée au camping, des pauvres gens qui n'auront pas compris dans quoi ils s'embarquaient quand ils ont pris un chat.

Cette remarque était directement adressée à Agnès, retournée à son poste en bas des escaliers, devant sa gamelle, les yeux braqués sur moi.

Quelques jours après le dîner de la paroisse, alors que Linda se rendait à l'épicerie pour acheter du lait de soja (ou était-ce au bureau de poste en quête de timbres ornés de jolies fleurs, ou encore au bazar du coin à la recherche de bassines en plastique pour que nos canards et nos oies puissent patauger à loisir ?), elle aperçut le chat encore plus près de la maison. Je craignais le pire : et si ce minou était tombé sur les messages secrets laissés dans les bois par les autres chats abandonnés, ceux qui avaient fini par atterrir chez nous ? Je parle des messages olfactifs et d'autres signes encore que seuls les félidés parviennent à déchiffrer (un vieux squelette de souris, l'écorce d'un jeune arbre lacéré de griffures), d'une calligraphie féline qui révélerait que dans la maison bleue entre la rivière et la route, il y a des gens prêts à les nourrir et à leur donner de l'affection, deux grands niais que n'importe quelle bestiole, même la plus banale, réussira à se mettre dans la poche en deux temps trois mouvements de queue.

Oui, cette bête obtiendrait en effet nourriture et affection, à condition qu'elle accepte un repas en plein air et ne compte pas sur une table à l'intérieur. Avec déjà trois chats à la maison, nous n'en avons absolument pas besoin d'un quatrième. Agnès, Moobie, et Lucy notre dernière acquisition, nous donnaient à elles seules plus de soucis que la cinquantaine d'animaux qui vivait chez nous. J'essayai de me convaincre que leurs qualités pesaient plus dans la balance que leurs points négatifs (tout comme j'avais essayé de me convaincre que nos perroquets finiraient bien par apprendre les bonnes manières, ou que nos oies seraient muettes comme des carpes).

Mon éducation ne me prédisposait pas à aimer les animaux. D'ailleurs, même avec le chien de mon enfance, Muffin le beagle, j'étais resté sur la défensive. Mais quand

j'avais épousé une fille de la campagne voilà dix-sept ans, quelque chose avait changé, quelque chose dont je ne soupçonnais même pas l'existence s'était ouvert dans les méandres de ma psyché. Nos deux premiers animaux étaient profondément inaptes à toute compagnie humaine. Nous passions la moitié de notre temps à demander des conseils à leurs anciens maîtres et l'autre moitié à essayer de nous en débarrasser, jusqu'au jour où il fut évident que nous nous y étions finalement attachés. Binky le lapin belliqueux et Ollie le perroquet nain, alias Mussolini, nous harcelaient constamment, mais leur personnalité hors du commun remplissait la maison de soleil.

Peu de temps après, mon frère nous amena un canard musqué que ses collègues s'amusaient à essayer de lyncher. D'autres coin-coin suivirent et il fallut agrandir l'appentis dans la cour. Puis débarquèrent quatre oies trouvées dans un fossé, des lapins en veux-tu en voilà, des perroquets d'Afrique gris, des perruches, des colombes, des poules, et des chats, sans parler des rossignols orphelins que Linda élevait puis relâchait en été.

Bien qu'il m'arrive de leur parler en susurrant (« Mais oui, mon bébé »), je n'ai jamais pris aucune de ces bêtes pour mes enfants adoptifs. L'enfant de la maison, c'est moi. Geignard, faible, incapable, grincheux, avec un penchant affirmé pour les siestes. La résilience, je l'apprends auprès de mes bêtes : n'importe quelle poule naine me semble plus forte, plus intelligente et plus équilibrée que moi sur le plan affectif. Là où je suis peut-être légèrement plus doué, c'est en termes de patience. Et pour s'occuper d'un perroquet, Dieu sait s'il en faut, notamment avec celui qui a lacéré toutes les boiseries de la salle à manger ou avec le canard gros comme une oie,

celui au bec vicieux, qui met un point d'honneur à nous pourchasser dès que l'on pose un pied dans la grange.

Mais surtout, j'aime nos bêtes parce qu'elles sont toujours (plus ou moins) là avec nous et je vois bien que leurs instincts sauvages subissent les assauts de l'accoutumance au confort. Dusty le perroquet a pris l'habitude d'appeler Moobie par son prénom. Rudy le lapin commence à escalader le dossier du canapé à la manière d'un bouquetin. Liza l'oie passe des heures à lorgner le bol de nourriture pour chat que Linda a laissé dehors pour le greffier noir et blanc.

Les croquettes n'avaient d'ailleurs pas été mangées. Lorsque soudain, un après-midi, le feu follet de la forêt se matérialisa et s'installa sous la réserve de graines de tournesol. Trois piafs s'envolèrent immédiatement. Et là, je commençai à me tracasser. Pas question de laisser cette chatte croquer des petits oiseaux sauvages qui ont déjà bien assez de peine comme ça à survivre par cet hiver glacial et gris.

Elle était presque entièrement blanche, à l'exception de ses pattes arrière, noires. On aurait dit qu'elle portait un collant à moitié ratatiné. Sa queue était noire. Sur le flanc droit, une grosse tache noire, et quelques petits îlots de noir parsemaient le flanc gauche, les épaules, le cou et la tête. Pour un chat, ses yeux n'étaient pas si grands que ça mais ils formaient un bel ensemble avec son museau rose, le tout sur une tête fine tournée d'un air intrigué vers la maison.

Je l'avais imaginée plus grosse, moins délicate. La neige sale et compacte était une insulte à son pelage d'un blanc incandescent. Le contraste rendait le ciel nuageux encore plus maussade. Les chardonnerets qui allaient et venaient sur le perchoir à graines n'avaient pas l'air de l'intéresser,

pas plus que l'écureuil caché derrière la pompe qui attendait le bon moment pour piquer le sachet de graines et remuait la queue en signe d'impatience. Elle semblait préoccupée par autre chose.

Son corps fut parcouru d'un frisson et elle s'assit. Peut-être une réaction au froid, mais personnellement, je crois plutôt qu'elle feignait l'indifférence envers les oiseaux avant de lancer une attaque dévastatrice. Je m'approchai de la fenêtre pour la faire fuir avant qu'elle réussisse à attraper un chardonneret, mais je n'eus même pas le temps de taper au carreau de la salle de bains que soudain elle levait la tête vers moi et me jetait ce regard irrésistible en forme de cœur. En une seconde, elle passa de son poste d'observation, assise sur le sol gelé, tout près de la mangeoire à oiseaux, à la lisière de la forêt où elle fila comme une flèche, son pelage noir et blanc ne formant plus qu'une tache grise tandis qu'elle atteignait déjà le bord de la rivière.

Nos regards ne s'étaient croisés qu'un instant fugace, mais entre le moment où elle était assise et celui où elle avait détalé, cette seconde où mes yeux bleu azur et ses prunelles jaunes métalliques s'étaient rencontrés, j'avais senti que quelque chose se passait entre nous. J'étais tombé amoureux, mais sur le moment, je n'avais aucune idée du profond attachement qu'elle allait m'inspirer.

On ne peut pas dire qu'elle m'ait touché plus que n'importe quel autre animal, et pourtant, j'avais cru sentir chez elle quelque chose entrer en résonance avec mon caractère. Les quelques secondes passées à l'observer m'avaient suffi à identifier chez elle une âme sœur, une créature, malgré sa force, visiblement aussi angoissée que moi. Comme une ombre qui aurait peur de sa propre ombre.

Je racontai ma rencontre à Linda (en omettant la partie sentimentale du névrosé que je suis) :

— Hier soir, je lui ai mis une assiette de croquettes dans l'allée de Don, me dit-elle en faisant référence à la maison désormais vide de notre ancien voisin. Au cas où elle n'aurait pas trouvé la gamelle dans la cour, mais j'ai l'impression qu'un raton laveur en a fait son affaire. J'ai retrouvé des croquettes éparpillées dans l'allée et l'assiette toute mâchouillée.

J'eus un peu honte d'avoir privé la petite chatte noire et blanche d'un bol de croquettes gratis, mais Agnès était là pour me rappeler de m'occuper en priorité des fauteurs de troubles actuellement sous notre toit. Après avoir récupéré ma tasse de café dans le micro-ondes, je passai dans le couloir et m'approchai de Moobie. Le bruit des croquettes écrasées entre ses mâchoires s'arrêta soudain et elle me jeta un regard intense de type « Je veux », espérant obtenir quelque chose de plus savoureux à manger. Agnès n'avait pas l'air de rôder dans les parages. Pour l'instant. Tout en soufflant sur l'anse brûlante de ma tasse South Dakota Badlands, je me penchai pour caresser la tête de Moobie puis continuai mon chemin pour aller consulter mes mails. Un pas de plus pour tourner à l'angle et...

Agnès devait avoir repéré Moobie au bruit de cheval en train de brouter qu'elle faisait en s'alimentant. Elle s'était postée derrière le mur, à l'angle, et attendait que Moobie passe par là. Malheureusement, ce fut ma chaussette (avec le pied dedans) qui surgit. Des dents acérées me percèrent la peau, je fis un bond extraordinaire, projetant le café dans les airs comme une nuée d'oiseaux s'échappant d'une cage. Le liquide s'arrêta en hauteur, comme suspendu, attendant son heure pour redescendre, tandis

que mon autre pied, encore préservé, se positionnait juste dessous. Le café céda enfin à la force de gravité et termina alors sa course en une éclaboussure bouillante. Sur mon pied. Agnès, choquée par ma litanie de jurons et franchement énervée par ma façon de sautiller, décampa à l'étage sans demander son reste.

Tandis que j'enfilai des souliers boucliers, je continuais à m'en vouloir d'avoir dérangé la petite chatte noire et blanche. Comme je n'avais aucun moyen de me racheter auprès de cette minette abandonnée, je me dis que je pouvais au moins m'excuser auprès d'Agnès pour avoir fichu en l'air son jeu préféré. En été, Agnès est l'incarnation même du chat adorable qui ne demande qu'à se rouler sur le dos en plein air, mais emprisonnée dans la maison pendant les longs mois d'hiver, elle devient d'une humeur massacrate, à tel point que si on nous l'échangeait contre un glouton, on n'y verrait que du feu.

Je la trouvai sur ma chaise de bureau dans la position de la bouée de sauvetage. Elle ouvrit les yeux et me lança un regard las. « Mais oui, t'es mignonne ma grosse mémère, et pardon », lui dis-je en tendant la main pour lui caresser l'échine. Un coup de patte rapide comme l'éclair s'abattit sur ma main. Ah, j'avais oublié qu'avec Agnès, les caresses ne sont tolérées qu'à certains moments de la journée, et encore, seulement si des conditions bien définies sont réunies. Sachant que seule Agnès connaît ces conditions, et qu'une mauvaise humeur impromptue peut rendre nulle et caduque toute autre considération... N'ayant moi-même pas tenu compte de son tempérament, je fis donc les frais de la clause suspensive « Griffes ».

En soirée, au moment où Linda et moi éteignons les lumières pour profiter de quelques instants de répit, Agnès sauta sur le lit et vint frotter sa tête contre mes

doigts. Entre les heures bien précises pour nourrir chaque bête, leur donner à boire, les laisser sortir de leur cage tour à tour, il y avait des choses à faire à toute heure de la journée. Bizarrement, cet emploi du temps qui rythme mon existence me convient plutôt bien. Chaque tâche à accomplir m'aide à repousser les assauts de l'angoisse permanente, des pensées obsessionnelles, de la culpabilité, des fantasmes de réussite. Mais lorsqu'on est habitué à une routine bien huilée, on devient moins tolérant au moindre changement, et je vis donc d'un mauvais œil cette interaction inattendue avec Agnès.

Elle insista au point d'aller chercher du nez le creux de ma main alors que celle-ci était glissée sous l'oreiller. Une, deux, trois caresses ne suffirent pas à la satisfaire, il lui fallut un massage en bonne et due forme, frottage de cou et grattage de dos inclus, jusqu'à ce qu'elle ait recouvert mon bras d'une bonne couche électrostatique de poils. Je finis par y trouver autant de plaisir qu'elle. Impossible de regarder un chat sans avoir envie de le toucher, et Agnès réussirait pendant des années à répondre à mon besoin de ronronthérapie.

— Mais oui, c'est la grosse mémère à son papoune, ça, lui dis-je en la serrant contre moi. Et cette fois-ci, elle était d'accord avec moi.

Pour nettoyer la dernière souillure en date apparue sur le tapis du salon, je versai du liquide vaisselle sur la tache verdâtre et me mis à frotter. Linda m'informa alors qu'elle avait aperçu la chatte noire et blanche en train de manger les croquettes laissées pour elle derrière la barrière.

— Si tu veux la nourrir, très bien, lui dis-je, mais je ne tiens pas à ce qu'elle traîne tout le temps par ici et qu'elle

s'imagine avoir trouvé un foyer. Pas envie qu'elle vienne déposer un vomi sur le tapis, comme Moobie.

— Tu as donné ses médicaments anti-boules de poils à Moobie ?

— J'ai réussi à lui faire avaler une limace avec sa pâtée, ce matin. La voilà déjà rendue à l'air libre.

Linda était convaincue qu'un chat errant aussi peureux ne se laisserait jamais approcher, qu'il y avait peu de risques de le voir s'aventurer dans une maison, et que donc, contrairement à Moobie, il n'y avait aucune chance qu'il me gratifie d'un petit cadeau matinal à écraser sous le pied. Je fis remarquer que même un animal sauvage atteint de misanthropie aiguë développe parfois une certaine tolérance pour les humains lorsqu'il est dans le besoin. Cela nous est arrivé avec les rossignols blessés, les oies affamées et les agents immobiliers en fin de carrière.

L'été dernier, après une tempête, un ami avait trouvé un jeune pic et nous avait amené la pauvre bestiole. On l'avait mis dans la grande volière du jardin, mais il était déjà bien faible. Il refusait de s'alimenter et passait son temps à donner des coups de bec dans la cage. On avait fini par ouvrir la cage et le relâcher, c'était ce qu'il y avait de mieux à faire. Deux jours plus tard, la personne qui nous aide à entretenir le jardin avait dit à Linda : « Regarde l'oiseau, là-bas, sur la couronne de fleurs ! » Le petit pivert était agrippé à la couronne en plastique suspendue à notre porte d'entrée. Une fois remis dans la volière qu'il avait maudite, il s'était laissé nourrir à la seringue, et le lendemain matin, il picorait joyeusement une boule de suif. Après avoir été relâché, il avait continué à venir dans la cour et quand il mangeait, nous réussissions à l'approcher d'assez près car il devait être en confiance avec nous.

Le lendemain après-midi, apercevant la petite minette sauvage cachée derrière la pompe de la maison, je me demandai si le froid la rendrait plus encline à se laisser approcher. De toute évidence, elle aimait bien traîner dans la cour. Je l'observai longuement à travers le rideau de la salle de bains. Elle avait un magnifique visage, petit et fin comme celui d'un furet, et une allure indomptable qui n'avait rien à voir avec la fatuité des chats domestiques. Elle exsudait une énergie nerveuse. Même immobile, on l'aurait crue en mouvement, toujours sur ses gardes. En revanche, la moitié de casquette noire plantée sur son crâne atténuait son air sérieux. Elle me faisait penser à Alfalfa, dans les feuilletons *Our Gang*, avec sa raie au milieu et ses cheveux gominés ramenés en arrière. Ce qui ne faisait que renforcer l'affection inexplicée que je ressentais en la voyant. Elle sembla percevoir mon regard braqué sur elle et tourna la tête vers la fenêtre. Je plongeai sous la vitre, non sans avoir remarqué une drôle de bande décolorée entre son nez et sa gueule.

Je décidai de sortir dans la cour avec de la nourriture, espérant qu'elle m'associerait à quelque chose de positif. Je voulais aussi voir de plus près cette marque étrange sur son visage. Emmitouflé sous plusieurs kilos de vêtements, armé de gants, bottes et écharpe, je me glissai dehors par la sortie de la cave, aussi discrètement que possible, ouvrant la porte au ralenti. Puis je lui laissai découvrir mon expression angélique à travers le portail ouvert.

— Alfalfa, j'ai de quoi manger, appelai-je d'une voix sirupeuse. Mais elle n'était pas prête pour une telle proximité : je n'avais pas fini ma phrase qu'elle avait déjà détalé.

Les jours suivants, je scrutai les restes de neige en essayant de me convaincre qu'il y avait bien quelques passereaux ou autres petits oiseaux à observer. Soudain mon cœur se mit à battre la chamade et mon cerveau comprit ce que j'attendais réellement : la chatte sauvage était là, à une bonne distance de la maison, en train de chasser une souris dans les herbes gelées, ou de rôder près d'un tas de branches dans lequel des moineaux avaient trouvé refuge. Notre rencontre lui avait visiblement fichu la trouille. Elle ne s'approchait plus de la maison. Une autre fois, je la surpris au milieu de notre champ, en train de reluquer ma silhouette maigre devant la baie vitrée du salon, et cette vision lointaine suffit à lui faire prendre ses jambes à son cou. Soulevant derrière elle une traînée de cristaux de glace, elle détala jusqu'à la rivière, probablement dans l'espoir d'effacer de sa mémoire l'horreur de cette vision atroce.

Même semaine, autre jour : la journée commence en fanfare. En plein petit déjeuner, un bruit assourdissant fait trembler les murs de la maison, comme si une météorite s'était écrasée dessus. Des blocs de glace de cinq, dix, vingt, cinquante tonnes grondent, mugissent et s'abattent sur le toit avant d'exploser au sol en creusant des cratères. Parfois un morceau isolé vacille en bordure de la toiture du premier étage et vient se fracasser sur le toit du rez-de-chaussée, juste au-dessus de ma tête. Je rumine mon gruau de maïs en grinçant des dents. Les perroquets terrifiés battent des ailes et planent dans leur cage comme dans un ascenseur en chute libre.

Les énormes rectangles de glace de la taille d'icebergs qui jonchent le sol me font penser aux ruines des cités aztèques.

— Heureusement que les oies ne traînent pas dans la cour, dit Linda dans un frisson. Ni Minouchette.

C'est le nom que nous avons commencé à utiliser pour désigner la petite chatte sauvage. Je pousse un morceau de gruau d'un côté de mon bol, puis de l'autre.

— Je ferais mieux de ne pas sortir, aujourd'hui. Je risque la mort rien qu'en essayant d'aller à ma voiture.

— Bob, le dégel n'est pas une raison suffisante pour ne pas aller au travail.

J'ai beau pencher la tête en sortant, je me fais attaquer par un ruisseau d'eau qui coule le long des stalactites, passe par la gouttière et finit sur mon crâne. L'allée de chez nous n'est plus une patinoire mais un chemin boueux de neige molle. À la radio, la météo prévoit une tempête pour le soir. Pas un temps à mettre un chat dehors (enfin, selon moi), mais dans un sens, je suis content que l'hiver touche à sa fin. Ce jour-là, en pleine rédaction de fiches descriptives pour le site internet des produits hi-fi que vend mon employeur, au milieu d'une envolée lyrique sur des enceintes plus chères qu'une voiture, je ressens de l'inquiétude en pensant à Minouchette. Je me demande comment elle va s'en sortir si elle se laisse surprendre par la pluie et le coup de gel annoncé.

Je suis également inquiet pour Linda. Hier, on n'a pas arrêté de se casser la figure en vaquant à nos occupations, dehors. Moi, ça ira, parce que je suis bien trop lent pour glisser sur la glace (on n'a jamais vu un escargot perdre l'équilibre). Mais avec ses godillots aux crampons tellement usés qu'il reste à peine quelques bosses sous les semelles, Linda dérape tout le temps.

Peu de temps après le déjeuner, me voilà de retour à la maison. J'ai l'intention d'enrouler quelques bandes de grillage autour des chaussures de Linda, un système de fortune qui lui permettra de mettre un pied devant l'autre

sans tomber. Mais en rentrant de chez l'ostéopathe, elle a visiblement une nouvelle à m'annoncer.

Son ostéopathe habite quelque part entre le Michigan et Oulan-Bator. C'est le seul praticien de tout l'hémisphère Nord capable de la soulager. Étant donné qu'elle ne peut conduire assez longtemps pour aller au-delà du bout de la rue, à cause de son spondylolisthésis (glissement de lombaires sur le sacrum), tous les lundis, son amie Jan fait l'aller-retour en voiture, Linda allongée sur la banquette arrière.

— Jan m'a déposée, je suis restée à discuter avec elle un moment, au soleil, et soudain, j'ai senti un frottement dans mes jambes. Je baisse la tête, et qui je vois ? Je te le donne en mille.

— Agnès du côté de la route ? Ça m'étonnerait.

Que nos chats partent vadrouiller dans la boue, les herbes, les buissons épais qui séparent notre maison de la rivière, d'accord, mais on ne tient pas du tout à ce qu'ils traînent près de la route à deux voies, très passante, juste devant chez nous.

— Mais non, non, pas Agnès. Agnès t'attendait à la cave. C'était Minouchette. Mademoiselle la peureuse.

— Le chat noir et blanc ? Tu es sûre que c'était bien elle ?

Comment croire que notre minouche effarouchée soit capable d'aller se frotter aux jambes de quelqu'un ? Et si c'est vraiment le cas, pourquoi n'a-t-elle pas choisi les jambes de la personne aussi angoissée qu'elle, celle qui se ronge les sangs en pensant à son petit trésor sauvage ?

— Elle s'est frottée contre ma jambe et j'ai réussi à la caresser. Elle est peut-être encore dans les parages.

Bon, il ne faut jamais juger sa femme trop sévèrement. J'ai lu quelque part que les explorateurs du pôle Nord,

soumis de façon prolongée à la privation de certains sens, sont sujets aux bouffées de délire. L'hiver a été rude, il a neigé plus que d'ordinaire, d'une neige particulièrement poisseuse, même pour le Michigan. De plus, Linda vit avec moi depuis quinze ans, elle a donc tous les droits de péter un plomb. Ça devait être un écureuil attaqué par le gel, qu'elle a croisé, ou, plus probablement, l'espèce de yéti et qui vit dans notre bois (si, si, je suis convaincu qu'une telle bestiole existe).

Juste avant le dîner, alors que j'avance péniblement vers la grange avec un seau rempli de restes de table, la petite chatte craintive déboule de dessous l'un de nos sapins géants et entreprend un massage en règle contre mon mollet botté. Elle enroule ma jambe sous son menton, me donne des petits coups de hanche, sa queue s'entortille autour de ma cheville, puis elle fait un tour sur elle-même et recommence de plus belle. Ai-je bien affaire à la même créature farouche, celle qu'il ne m'a été donné d'apercevoir, à ce jour, qu'une seconde, tel un hologramme ? Elle ronronne et frotte sa tête contre ma main comme Agnès le ferait, arrondissant le dos sous mes caresses, diminuant sa longueur par deux ce faisant.

— C'est dommage qu'on n'ait pas de place pour toi à l'intérieur, lui dis-je.

Dans ma tête, je procède à un inventaire des parties de la maison pas encore occupées par chats, les oiseaux et les lapins. Tout ce qui me vient à l'esprit, ce sont quelques tiroirs de commodes et la poubelle dans mon bureau à l'étage.

— Bon, on peut éventuellement te faire un lit dans la grange. Ce sera mieux pour toi, de toute façon.

Je pensais que son pelage serait dru et terni par la dure vie de chat sauvage, mais il s'avère d'une douceur

comparable à celle des chats d'intérieur. Soudain, ce soi-disant chat d'intérieur subit une transformation radicale : poids sur les pattes arrière, elle relève le museau, toutes ses terminaisons nerveuses se mettent en alerte, de la fente des pupilles jusqu'au bout de la queue. L'espace d'une seconde, elle entre dans un monde dont j'ignore absolument tout, un royaume bien plus ancien et plus abyssal que celui auquel j'appartiens (celui du type qui écrit des fiches descriptives sur des enceintes). Puis, sans le moindre effort apparent, la voilà qui revient sur planète Bob (Bob, c'est moi). Le chat haret a disparu, son corps se relâche, elle reprend sa séance de massage et moi je recommence à la caresser.

Je frise l'extase, mais ça ne dure pas. Un chat aussi méfiant envers les humains ne s'abaisse à ce genre de contact intime qu'en cas de crise majeure. La neige fondante cède sous mes pieds tandis que je retourne à la cave. Là, je plonge un vieux beurrier en plastique dans le sac de croquettes puis je le pose devant son nez. Avec une fierté paternelle, je la regarde engloutir les croquettes. Puis elle fait deux ou trois petits ronds en signe d'appréciation, avant de filer à toutes jambes sous les conifères. Main dégantée et tendue, je n'ai plus rien à caresser autour de moi, à part ma bonbonne de propane.

Quelques minutes plus tard, alors que je jette des spaghettis, des pommes de terre et des morceaux de pain à nos oies et nos poules étrangement grassouillettes, je repense à la bande de peau décolorée sur son museau. Si seulement elle m'avait suivi dans la grange, j'aurais pu lui offrir un abri avant la tempête, et l'emmener chez le vétérinaire, si nécessaire.

Peu après le dîner, un pichet en plastique vide à la main, je traverse le salon et avance vers le porche. C'est là que

se trouve le sac de croquettes grand comme un frigidaire. Agnès attend de voir mes pieds surgir dans l'escalier de la cave. À l'autre bout de la maison, le volume poussé à fond de la télévision m'indique qu'il y a huit chances sur dix pour que les précipitations s'abattent sur nous après minuit. Une pluie fine tombe déjà dans l'allée. Comment la pauvre chatte noire et blanche va-t-elle se débrouiller dans une tempête pareille ? Soudain interrompu dans mes pensées, je sursaute en l'apercevant contre la porte en aluminium, debout. Elle me regarde.

— Désolée, ma louloutte, tu n'as pas le droit d'entrer, lui dis-je alors que j'ai déjà ouvert la porte.

Elle se jette sur le porche, mais de toute évidence, elle est en prise à une lutte intérieure acharnée. La porte n'est pas encore refermée qu'elle se précipite dehors, s'arrête, se retourne et me dévisage d'un air innocent.

— Reste si tu veux, lui dis-je.

Si je n'avais pas vu sa gueule ouverte, je n'aurais pas cru que le petit couinement que j'entends alors provient d'elle. Je tiens la porte ouverte et dès qu'elle est entrée, je la referme derrière elle. Je suis remercié par à un autre « miiiiih » plaintif.

Quelqu'un de plus patient que moi aurait peut-être continué à jouer à « porte ouverte, porte fermée », mais j'ai un agenda de ministre, moi, notamment un plafond à contempler dans ma chambre. Je déniche un bidon de cinq litres d'eau de source, le pose devant la porte pour la maintenir ouverte et retourne dans la maison. Le chat s'enfuit d'un bond sous la pluie mais revient au galop dès que je réapparais avec une boîte bon marché de pâtée pour chat. Elle se jette sur la nourriture au poisson et j'en profite pour la caresser. Elle relève le dos contre ma main, tout son corps tremblote. Il ne s'agit plus du chat

en pleine possession de ses moyens que j'ai croisé il y a deux heures : voilà un grippeminaud qui se sent prisonnier sur notre porche, même si elle peut sortir.

Pas surprenant donc qu'elle reparte dans le jardin une fois son repas terminé. En revanche, la suite me laisse pantois : je remplis la gamelle une deuxième fois, elle revient, mais au lieu de se jeter sur la pâtée, elle me fixe d'un regard que je crois comprendre. Elle est très gênée d'avoir à me demander ça, mais elle veut que je la caresse pendant qu'elle mange.

Je manque de perdre les pédales, c'en est trop pour moi. Cette intensité. Le conflit dans ses yeux. Sa peur. Son fol espoir. Notre budget nourriture pour chat. J'en ai les larmes aux yeux.

En proie moi aussi à un conflit intérieur, je réfléchis à sa présence sur le porche. La question n'est pas seulement de savoir l'on peut accueillir un autre chat sous notre toit. Ce qui me préoccupe, c'est plutôt ce *genre* de fauve. La grande majorité de nos chats, oiseaux et lapins, ont toujours été faciles à vivre. Certains, c'est vrai, mordent, font du bruit, sont irascibles, voire franchement pénibles avec leur caractère lunatique. Mais jamais nous n'avons recueilli de bête déjà connue pour être difficile. On a beau être deux grands niais, Linda et moi, on n'est pas totalement frappadingues non plus. Et même s'il était écrit quelque part que certains animaux nous créeraient immanquablement des ennuis, ces bêtes sont arrivées chez nous sans notice explicative (avec, nous ne les aurions jamais adoptées).

Avec la chatte noire et blanche, c'est différent. La voilà à peine introduite dans la maison que déjà elle s'avère franchement difficile, ayant donné les preuves d'une

intelligence supérieure à la mienne. Confronté à l'ampleur des soucis qu'elle doit surmonter (pas de toit, pas de nourriture, infection ou blessure potentielle, imminence d'une pluie glaciale), je n'aurais personnellement pas eu la présence d'esprit d'aller chercher de l'aide auprès des personnes les plus à même de m'en fournir. Moi, je me serais écroulé, la tête entre les genoux, et j'aurais laissé tomber. Je suis comme ça. Sans l'original qui présente la météo à la radio ou les gens à la télévision, je n'aurais jamais su qu'une averse arrivait. Un type comme moi maîtrise tout juste le concept de jour et de nuit. Alors m'imaginer partager un foyer avec un chat plus futé que moi sur tous les plans, y compris en météorologie, a quelque chose d'effrayant. Seulement, la minette en question est déjà là, sur le porche de notre maison.

Et puis, il y a cette intensité émotionnelle chez elle. Mes petites angoisses quotidiennes semblent bien anodines comparées à la nervosité, la défiance, la méfiance, les dons de prémonition que possède cette créature déguisée en chat. Pas facile d'avoir affaire à un être aussi caractériel. En parlant de caractériel, notre adorable chatte Moobie, la blanche, a récemment subi une opération pour lui retirer une tumeur à l'épaule. On a bien cru la perdre, et rien que ça, c'était traumatisant. Mais pendant sa convalescence, son côté grande diva s'est encore plus accentué, elle est devenue tatillonne à l'extrême, même pour un chat. Psychologiquement, je ne suis toujours pas remis de l'expérience exténuante d'avoir dû céder à chacun de ses caprices. Et de toute évidence, Minouchette serait du genre encore plus exigeante. Mais le fait est qu'elle est là, bien là, sur le porche. Elle saute du porche et s'éloigne. Elle revient sur le porche.

Il y a donc un tas de bonnes raisons pour ne pas l'adopter (si tant est qu'elle se laisse adopter), mais surtout, surtout, quand je pense à l'arrivée d'un nouveau mistigri sous notre toit, j'ai de sérieux doutes à cause d'un autre chat : notre grosse Lucy, troisième minette de la maison, dernière recueillie, le félin le plus problématique du foyer. Pour l'instant, je préfère ne pas y penser, ça va me gâcher l'instant présent. Je préfère retourner sous le porche et jeter un œil à Minouchette. Elle est là, elle me regarde. Je fonds. Bon, on va lui offrir ce qu'il y a de mieux, elle peut rester, dans la mesure où elle se cantonne au porche, ce sera son quartier général d'où elle pourra mener ses expéditions punitives contre les écureuils. Je ne tiens pas à ce qu'elle disparaisse dans les arbres.

Elle incline la tête et l'espace d'un instant, elle ressemble à une dizaine d'animaux en même temps ; une roussette, une fouine, un galago, une panthère, un lémurien, un gecko léopard, Carl « Alfalfa » Switzer du feuilleton *Our Gang*, et d'autres créatures étranges difficiles à identifier. Dans un coin de mon esprit, j'imagine réussir sans difficulté à en faire un animal de compagnie grassouillet et paresseux, toujours partant pour une sieste à mes côtés. Bien entendu, à ce moment-là, je n'ai pas pris la mesure de ce que le feu follet de la forêt nous réserve comme surprise. En lui ouvrant la porte, c'est nous que j'expose à une autre dimension du royaume des chats.